

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
Au Collège de Saint-Maurice

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68b, p. 27-29

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Au Collège de Saint-Maurice

Doctorat en Sorbonne

Nous apprenons avec joie que, le 29 janvier dernier, *Henri Agel* a présenté en Sorbonne une thèse de doctorat intitulée **Le tragique dans l'œuvre de Jean Grémillon**, thèse pour laquelle il a obtenu la plus haute distinction universitaire : le grade de **docteur ès lettres** avec la mention « très honorable », à l'unanimité des membres du jury.

Nous extrayons d'un journal français le compte rendu suivant :

« Fort d'une connaissance et d'une expérience exceptionnelles du cinéma mondial, autorisé par son œuvre antérieure (une quinzaine de livres consacrés aux aspects les plus divers de l'art cinématographique), Henri Agel était assurément le mieux placé pour réussir avec élégance cette entrée du cinéma sous les ors un peu fanés de la salle Louis-Liard à la Sorbonne. Une affluence assez insolite d'auditeurs, la présence de René Clair dans le jury, les quelque 800 pages d'un livre foisonnant défendu par son auteur avec toute la fougue d'une généreuse éloquence, voilà les ingrédients d'une fête du cinéma qui a tenu toutes ses promesses.

Dans sa thèse (comme dans ses autres ouvrages, ses articles et son enseignement), c'est à un regard en profondeur qu'Henri Agel nous invite avec passion, Orphée d'un voyage au-delà des apparences vers la ténébreuse et profonde unité de l'œuvre d'art.

Servi par son ample culture et une curiosité d'esprit toujours inquiète, Henri Agel tisse entre l'antique tragédie grecque et l'œuvre moderne de Grémillon des liens subtils, éveille des résonances secrètes et fait de l'auteur de **Remorques**, de **Lumière d'été** et de **Le ciel est à vous** le cinéaste de la solitude, de la douleur et du destin. Aussi n'est-ce pas un hasard si le dernier film de Grémillon est un hymne lyrique au peintre André Masson, le peintre du devenir cosmique et des métamorphoses, et si Henri Agel trouve à son endroit ses accents les plus inspirés.

Un tel ouvrage, on s'en doute, se laisse difficilement résumer. En attendant sa publication, le **Grémillon** paru en 1970 dans la collection « Cinéma d'aujourd'hui » (Seghers), sous la plume du même Henri Agel, donnera un avant-goût des richesses de cette somme composée avec science et talent en l'honneur du septième art. »

Heureux de compter Henri Agel au nombre des conférenciers habituels et des amis du Collège de l'Abbaye, les professeurs et les élèves tiennent à féliciter le nouveau « docteur ès lettres » et à l'assurer de leur fervente amitié.

Journée Agel de cinéma (11 février 1972)

Cette nouvelle session est placée sous le signe de **Vittorio de Sica**. Au programme : **Le voleur de bicyclette** et **Miracle à Milan**.

« ... Il y a les autres. Les autres sont importants, c'est la chose la plus importante. » « Le sens réel de mes films, c'est la recherche de la solidarité humaine, la lutte contre l'égoïsme et l'indifférence. » Tout de Sica est dans ces quelques mots. (Avec Zavattini, bien sûr, l'autre membre de l'inséparable tandem.)

Avoir le sens des autres. Rechercher la solidarité humaine. Ne serait-ce là qu'une utopie ? Ces deux films, en effet, auraient tout aussi bien pu illustrer une session sur **Le rêve**, le premier tenant véritablement du cauchemar, et l'autre du merveilleux féérique, avec « son histoire à dormir debout », selon l'expression même de Zavattini.

Le voleur de bicyclette (1948) raconte un épisode de la vie d'un chômeur engagé comme colleur d'affiches. Un inconnu lui vole sa bicyclette. Tout le film montre la recherche de cet indispensable instrument de travail, au milieu de l'indifférence quasi générale, de la malveillance, puis de l'hostilité ouverte. C'est vraiment le drame de la solitude, au cœur même de la foule. On sait combien les pauvres peuvent être gênants : ils dérangent, ils mettent mal à l'aise, il n'y a pas de place pour eux. Ricci voit peu à peu le vide se creuser autour de lui ; toutes ses démarches se heurtent à des regards qui se dérobent, à des visages qui se ferment. Il sent une espèce de mur invisible qui l'isole dans un monde en marge où ça ne « colle » plus, où il est comme aliéné. En désespoir de cause, il essaie à son tour de voler une bicyclette et risque de se faire lyncher par les témoins.

Une lueur d'espoir, peut-être, tout à la fin de ce film à la fois merveilleux et si lourd au cœur : le petit Bruno met sa main dans celle de son père, tandis qu'ils vont se perdre dans la foule anonyme.

Miracle à Milan (1950) se situe dans la même ligne que *Sciuscia* et *Le voleur de bicyclette*. Accentuant sa recherche, de Sica se propose de dépasser le simple constat et de « transfigurer la réalité sur le plan de la poésie », « de marier le poétique et le réel ».

Ce film est tiré d'un roman de Zavattini, **Toto il Buono**, paru en 1943. D'emblée nous sommes introduits en pleine féerie, puisque Toto est découvert un jour par une vieille dame (Lolotta) parmi les choux de son jardin. L'enfant grandit et, devenu orphelin, il se lie d'amitié avec les pauvres de Milan qui vivent dans leur bidonville. Il vit avec eux et les défend contre un riche parvenu, Mobbi ; celui-ci, soutenu par la police,

voudrait les chasser et prendre leur terre, car ils ont découvert une nappe de pétrole. Les pauvres sont sur le point d'être vaincus lorsque le fantôme de la vieille Lolotta, descendue du ciel, remet à Toto une colombe miraculeuse qui exauce tous les vœux, même les plus farfelus. Dès lors, la police est tenue en échec : voulant donner l'ordre de l'assaut, le chef se met ridiculement à chanter des airs d'opéra.

Mais les anges qui poursuivaient Lolotta s'emparent de la colombe : le charme est rompu et les pauvres, arrêtés, sont chargés dans les voitures cellulaires. A leur arrivée en ville, Edwige, la jeune fille qui aime Toto, réussit à lui tendre une colombe prise dans un poulailler. Est-ce la vraie colombe magique ? Ne serait-ce pas plutôt la victoire miraculeuse de l'Amour ? Toujours est-il que les cloisons des voitures s'abattent et que tous les prisonniers, enfourchant les balais des employés de la voirie, s'envolent par-dessus les toits.

« Le sens de mon film, c'est pour moi le triomphe de la bonté » (de Sica). **Miracle à Milan** est le merveilleux poème de l'amitié, du don de soi et de la sympathie (un peu trop naïve parfois, comme lorsque Toto se met à bégayer avec le bègue, à grimacer avec le « bec-de-lièvre »), en un mot : de la **disponibilité**. « Il y a des paroles, dit Cocteau quelque part, qui ne sont jamais dites et qui pourraient sauver le monde. »